

La prosopographie des hommes du livre, 22 et 23 avril 2005

---

## **La dynastie Bance, marchands d'estampes et libraires à Paris (1793-1862)**

BOUVIER, Béatrice

Chargée de conservation des archives et des collections à la fondation Jena-Lurçat (Académie des beaux-arts, Paris)

BOUVIER, Béatrice. La dynastie Bance, marchands d'estampes et libraires à Paris (1793-1862). In *La prosopographie des hommes du livre, l'enssib à Villeurbanne, du 22 au 23 avril 2005* [en ligne].  
Format PDF.

Disponible sur : <<http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/notice-1462>>

Ce document est « **tous droits réservés** ». Il est protégé par le droit d'auteur et le code de la propriété intellectuelle. Il est strictement interdit de le reproduire, dans sa forme ou son contenu, totalement ou partiellement, sans un accord écrit de son auteur.

L'ensemble des documents mis en ligne par l'enssib sont accessibles à partir du site :

<http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/>

## **La dynastie Bance, marchands d'estampes et libraires à Paris (1793-1862)**

**Béatrice BOUVIER**

Chargée de conservation des archives et des collections à la fondation  
Jena-Lurçat (Académie des beaux-arts, Paris)

À l'origine de la maison Bance<sup>1</sup>, on trouve un personnage singulier : Jacques-Louis Bance *dit* l'aîné, issu d'un milieu modeste qui ne le prédestine en rien à l'art de la gravure. Pourtant, il va établir les fondations d'une des plus célèbres maisons d'édition spécialisées dans les ouvrages d'art et d'architecture – la Librairie centrale d'architecture au n° 13, rue Bonaparte, à Paris.

De même, son jeune frère Charles s'installe à Paris pour compléter son œuvre. Les deux frères vont constituer un fonds considérable de gravures et d'ouvrages d'art et d'architecture. L'histoire de cette famille passionnée d'art illustre parfaitement la filiation qui existe entre le commerce parisien de l'estampe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et l'évolution du monde de la librairie spécialisée de la première moitié du XIX<sup>e</sup>.

### **Jacques-Louis Bance (Claville, 1761-Paris, 1847), graveur et marchand d'estampes à Paris**

Le décès prématuré de son père, cultivateur à Claville dans l'Eure, conduit le jeune Jacques-Louis Bance à vivre chez son oncle, nommé son tuteur légal. Très rapidement, ce dernier le place comme apprenti chez un maître sellier<sup>2</sup>. L'apprentissage achevé, Jacques-Louis Bance entreprend un tour de France pour réaliser son chef-d'œuvre. Dieppe le retient quelque temps, puis Paris, où il s'installe définitivement. Faute de commandes, il décide de s'établir carrossier, mais la Révolution en décide autrement. À la suite de ces événements, il côtoie le milieu de l'imprimerie parisienne et

---

<sup>1</sup> Béatrice Bouvier, « Les Bance, marchands d'estampes et libraires à Paris (1793-1862) », dans *Les Nouvelles de l'Estampe*, n° 163, mars 1999, p. 23-33.

<sup>2</sup> L'identité de ce maître sellier reste inconnue, mais de nombreuses sources le citent sans révéler son nom : Henri Béraldi, *Les Graveurs du XIX<sup>e</sup> s.*, t. I, 1885, p. 89 ; Prévost & Roman d'Amat, *Dictionnaire de biographie française*, Paris, Le Touzey & Ané, 1949, p. 54.

se lie d'amitié avec le graveur Lecœur, élève de Debu-court<sup>3</sup>, qui lui enseigne l'aquatinte et la couleur.

Encouragé par son maître, Bance entreprend de faire carrière dans la gravure. Les événements politiques du moment l'inspirent et dictent les thèmes de ses gravures, des scènes historiques et des caricatures politiques. Le succès et le nombre croissant d'impressions de cette imagerie commerciale le poussent à ouvrir son propre commerce. Il s'installe marchand d'estampes dans le quartier de la rue Saint-Jacques. Fortune faite, il entraîne dans cette aventure son jeune frère Charles.

En février 1792, Jacques-Louis Bance épouse Marie-Julie Barbier, sœur de Barbier du Bocage, célèbre géographe marié à M<sup>lle</sup> de La Haye, la fille du premier graveur de la cour. Ce mariage scelle définitivement le nom de Bance à l'univers de la gravure. Comment l'aîné des Bance réussit-il à côtoyer cette notable famille ? Aucune source ne fournit d'explication satisfaisante. Mais il est certain que ce mariage assure à la famille Bance un très bon accueil dans ce milieu professionnel.

Neuf enfants naissent de cette union, dont deux seulement survivent : un fils Balthazar, successeur du fonds Bance, et une fille, Julie (ép. Caillard). Jacques-Louis et Charles vont s'avérer de très habiles commerçants. Ils constituent un des plus riches fonds de gravures et d'ouvrages d'art et d'architecture de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

### **Bance aîné, graveur et marchand d'estampes**

Au lendemain de la Révolution française, Jacques-Louis Bance grave des estampes qui illustrent les grandes scènes historiques. Ces gravures commerciales sont éditées en grand nombre et vont rapidement connaître le succès. Un titre tel que *La Prise de la Bastille par les bourgeois et les braves gardes français de la bonne ville de Paris, le 14 juillet 1789* présente assez bien son travail de graveur. Son pointillé tend vers une certaine mollesse. Cette technique lui permet des retouches au pinceau (et parfois à la couleur), qui donnent ainsi une impression d'effet pictural. Le pointillé est surtout utilisé pour les portraits et les scènes de genre. Malgré ces créations multiples, la production du graveur Bance reste difficilement identifiable.

Jacques-Louis Bance fournit des estampes à des marchands, parmi lesquels Charles Vallée<sup>4</sup>. Vallée occupe une place modeste sur le marché parisien de l'estampe. Installé porte Royale du

---

<sup>3</sup> Maurice Fenaille, *L'Œuvre gravé de P.-L. Debu-court*, Paris, [s. n.], 1899.

<sup>4</sup> Archives de Paris, D5/B6/1990, D5/B6/3670.

Louvre<sup>5</sup>, il joue un rôle d'intermédiaire entre les éditeurs et les particuliers, et parfois même entre certains marchands et clients.

D'un point de vue thématique, Jacques-Louis Bance propose une marchandise variée. Reviennent régulièrement les caricatures politiques. Il choisit, entre autres, d'éditer une caricature de l'armée anglaise, réalisée par Carnot et Prieur et intitulée *L'Armée Royal-Cruche*. Cette scène, accompagnée d'un texte explicatif, présente l'armée des Cruches (anglaise) commandée par le roi Georges chevauchant un dindon. L'idée de cette représentation revient à David, qui présente au Comité de salut public deux caricatures : l'une de l'armée des Cruches, l'autre du gouvernement anglais, sous la forme d'une horrible figure<sup>6</sup>.

Les portraits de personnages historiques en médaillon constituent une partie considérable des gravures de Bance aîné et de ses ventes. Entre 1800 et 1805, ces médaillons sont à la mode et remportent un franc succès auprès de la population, notamment *Napoléon I<sup>er</sup>, empereur des Français et roi d'Italie, Murat, Kléber*, etc. La technique utilisée est le pointillé.

En avril 1800, Jacques-Louis Bance tient boutique rue du Petit-Pont, quartier Saint-Jacques (n° 97), puis s'installe à la fin de la même année au 175, rue Saint-Denis<sup>7</sup>. Il poursuit son activité de marchand d'estampes, qu'il associe à celle d'éventailliste. Les éventails, très en vogue en ce début de siècle, permettent à Bance aîné de se constituer une clientèle fidèle d'amateurs, tant en France qu'à l'étranger. Ce commerce lui vaut des bénéfices notables.

Durant la première décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, il se consacre principalement aux personnages historiques et à l'imagerie populaire<sup>8</sup>. Il propose aussi des séries de gravures sur les grandes découvertes : le Pérou, les Incas, les conquêtes espagnoles, l'histoire de France<sup>9</sup>.

### **Le commerce d'estampes et d'ouvrages d'art et d'architecture de Bance l'aîné**

C'est à partir de 1815 que Jacques-Louis Bance joint à son commerce d'estampes celui des ouvrages sur l'architecture et les arts du dessin. Son habileté et ses grandes connaissances en la matière lui permettent de constituer un fonds important. Sous l'Empire et la Restauration, il se crée des débouchés dans le midi de la France, en Espagne et au Portugal. Il envoie aussi aux colonies des estampes, encadrées en blanc et noir ou en couleurs. Pour faciliter le paiement, il organise un système d'échanges et entretient une correspondance importante. Son fonds est apprécié et

---

<sup>5</sup> Pierre Casselle, *Le Commerce des estampes à Paris dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> s.*, thèse d'École des chartes (dir. Henri-Jean Martin) dactylographiée, 1976, vol. XI, p. 205, ill. n° 9, « L'étalage de Vallée ».

<sup>6</sup> André Blum, *La Caricature révolutionnaire (1789-1795)*, Paris, Jouve, 1916, p. 195.

<sup>7</sup> Il y demeure jusqu'en 1804, date à laquelle il s'installe au 214, même rue (Paul Delalain, *L'Imprimerie et la librairie à Paris de 1789 à 1813*, Paris, Delalain, 1899, p. 7).

<sup>8</sup> Par exemple : « Je prie Dieu pour mon Père et pour la France (Napoléon II) », 1814.

<sup>9</sup> Jacques-Louis Bance aîné, *Catalogue d'estampes, livres, recueils dans tous les genres composant le fonds Bance aîné, graveur à Paris*, Paris, Didot, 1817.

recherché. Il va même jusqu'à se charger des frais de douane et d'emballage (en toile grasse et maigre, au tarif forfaitaire de 6 % du prix de la facture). Pour éviter la détérioration des estampes, l'éditeur utilise une méthode particulière dont il garde le secret. La vente de gravures au burin reste sa prédilection : « C'est le plus beau genre, celui qui demande le plus d'étude et de talent<sup>10</sup> ». Pour l'architecture, Bance aîné recommande également la gravure à l'eau-forte, « plus spirituelle ». Cette technique est par exemple utilisée dans les recueils de Jean-Charles Krafft (1764-1833)<sup>11</sup>. Son fonds d'estampes est classé par formats. Il choisit d'éditer ses estampes en italien, en anglais et en allemand.

Jacques-Louis Bance poursuit la vente de son imagerie commerciale, mais se fournit aussi en gravures plus romantiques auprès de Boilly, Legrand ou encore Renaud. Il commercialise en parallèle les recueils d'architecture de Krafft, les ouvrages d'Antoine Mongin (*Vues pittoresques des jardins publics*, 1817) ou d'Auguste-Henri Grandjean de Montigny (*L'Architecture toscane ou palais, maisons et autres édifices de ce pays*, 1817).

Jusqu'en 1830, la maison Bance aîné conserve l'intitulé de « fabricant et marchand d'estampes ». Elle consacre ensuite son catalogue aux ouvrages d'art et d'architecture. Un simple supplément édité à l'usage des négociants présente les gravures disponibles à la vente.

Jacques-Louis Bance précise alors que « sa maison, connue depuis plus de quarante ans sous le nom de Bance aîné, se recommande d'elle-même par la juste réputation qu'elle a acquise ». Dans les années 1830, les affaires prospèrent : Bance expédie vers tous les départements français, ainsi que vers de nombreux pays étrangers (Hollande, Allemagne, Russie, Angleterre, Espagne, Indes, Amérique).

Sa politique commerciale est très efficace. Il accorde ainsi aux architectes et aux ingénieurs des facilités de paiement. Une remise de 20 % sur tous les articles contenus dans le catalogue leur est consentie. L'éditeur va jusqu'à se charger d'expédier à ses frais tous les ouvrages du même genre.

Bance s'agrandit, et installe sa boutique au 271, rue Saint-Denis (où il reste jusqu'à sa mort, en 1847). Les plus prestigieux architectes éditent chez lui : Hittorff, Krafft, Vaudoyer, Baltard, Rondelet ou Stuart, ainsi que des architectes provinciaux, tel que Seheult. Plus de six cents titres d'ouvrages d'art et d'architecture sont alors disponibles dans la librairie. À cette époque, il est déjà secondé par son fils Balthazar<sup>12</sup>.

---

<sup>10</sup> J.-L. Bance aîné, *Catalogue d'estampes, livres...*

<sup>11</sup> Le catalogue de 1817 présente les titres suivants de Jean-Charles Krafft : *Recueil des plus jolies maisons de Paris et de ses environs*, Paris, Bance, 1809, 96 pl. ; *Recueil d'architecture civile...*, Paris, Bance, 1804, 1812, 1821, 121 pl. ; *L'Art de la charpente, portes cochères et portes d'entrées*, Paris, Bance, 1805, 2<sup>o</sup>.

<sup>12</sup> Leur collaboration débute dès 1831.

## Charles Bance (Claville, 1771-Paris, 1863) dit le jeune, marchand d'estampes à Paris

Charles Bance ouvre sa première boutique en 1793, au 72, rue Saint-Séverin, à proximité du commerce de son frère. Puis il quitte cette rue en 1805, pour s'installer au 10, rue Jean-Jacques Rousseau. Suivant l'exemple de Bance aîné, Charles réussit très vite à s'imposer sur le marché parisien. Son activité de graveur est peu connue. Il pratique un pointillé utilisé pour de l'imagerie commerciale. Sa thématique reste identique à celle de son frère. Ses portraits en médaillon montrent de grands personnages comme Joseph Chalier, Jean-Paul Marat... Au début des années 1820, il commence des séries allégoriques plus légères, qui représentent la vie enfantine ou encore les cinq continents<sup>13</sup>.

En 1803, Charles Bance décide de s'agrandir et de s'associer au successeur de l'ancienne maison Joubert. L'histoire du fonds d'estampes des Joubert remonte au père, François-Étienne Joubert, qui rachète en 1787 le fonds Chéreau. Dès lors, son commerce s'intitule *Chez Joubert, successeur Chéreau, rue des Mathurins*<sup>14</sup> ou bien *Les Deux Piliers d'or*. La famille Chéreau compte depuis longtemps un grand nombre de marchands d'estampes importants implantés rue Saint-Jacques<sup>15</sup>. La liquidation de la maison Joubert père s'effectue en 1797, le fonds étant cédé à un certain Depeuille. Mais le fils Joubert précise que cette vente l'a rendu propriétaire d'un bon nombre d'articles majeurs qui se trouvaient dans le fonds des *Deux Piliers*. L'association Joubert-Bance aboutit à la naissance d'une nouvelle maison. Outre un important fonds de gravure, elle possède un atelier d'impression et de gravure.

Charles Bance, investisseur actif, achète une seconde boutique au 15, rue Portefoin, qui devient par la suite son établissement principal. Après l'association Joubert-Bance, il prend comme principal collaborateur son neveu, Hilaire Aumont. Son activité de graveur diminue peu à peu. Après 1822, il ne se consacre plus qu'au commerce de l'estampe et des ouvrages d'art.

À sa mort, le 20 janvier 1863 (à son domicile de la rue Portefoin), il laisse une fortune notable à ses héritiers. Sa femme, Thérèse Firmin-Bance (décédé en 1844), lui avait déjà laissé un certain patrimoine immobilier. Sans descendance directe, Charles Bance lègue à son neveu Balthazar la plus grosse part de son héritage, et fait de lui son légataire universel<sup>16</sup>. La famille de Balthazar hérite ainsi d'une somme estimée alors à plus d'un million de francs (soit environ la moitié de la fortune de Charles).

---

<sup>13</sup> Les titres de ces gravures sont évocateurs : *L'Europe*, (le costume de la femme illustrant ce thème est de style Empire) ; *L'Asie* (le costume est inspiré des vêtements turcs ; *L'Afrique* (la tenue de cette femme est caricaturale, elle porte des peaux de bêtes et tient une massue).

<sup>14</sup> Archives nationales, Minutier central, étude LXVI, liasse 681.

<sup>15</sup> P. Casselle, *Le Commerce des estampes...*, p. 215.

<sup>16</sup> Balthazar Bance, neveu de Charles, décède en fait un an avant son oncle. Charles Bance fait alors de son petit-neveu, Albert Bance, son légataire universel.

Très attaché à sa ville natale, Charles fait don d'une rente de 19 500 francs à la mairie de Claville et au curé de la paroisse. Cette donation a deux objectifs : une première somme doit être consacrée à habiller les enfants les plus pauvres de la commune pour leur première communion, tandis qu'une seconde doit servir à l'acquisition d'un terrain pour l'emplacement d'un cimetière<sup>17</sup>. Claville possède aujourd'hui une place baptisée Charles-Bance avec une colonne centrale où sont citées ses nombreuses donations.

Les deux frères Bance se passionnent très tôt pour l'architecture. Cette passion commune fera leur fortune et leur renommée. Il est difficile de savoir lequel des deux est à l'origine de cet intérêt, comme des gravures présentes dans les *Voyages pittoresques* d'Alexandre de Laborde (*Voyage pittoresque en Autriche*) et de Louis-François Cassas. Leur style révèle un air de famille, mais leurs gravures sont généralement signées du seul nom de Bance. Deux questions subsistent : quel est l'auteur de ces représentations ? Et pourquoi Laborde ou Cassas choisissent-ils Bance comme collaborateur pour leurs *Voyages pittoresques* ?

## **Le fonds de la librairie Bance aîné et fils (1830-1862)**

Dès 1831, Jacques-Louis Bance et son fils Balthazar (1804-1862) s'associent. Les deux hommes ont la même passion pour l'édition d'architecture, à laquelle ils se consacrent entièrement. À partir de 1845, le nom de Balthazar est constamment présent en couverture. Le fils reprend définitivement le flambeau en 1846, et complète le fonds ancien de son père. Désormais, les ingénieurs, les entrepreneurs, les artisans et les artistes (surtout les architectes) constituent l'essentiel de ses auteurs et de ses clients. Son catalogue propose cinq thèmes principaux : les nouveautés, l'*Encyclopédie d'arts et métiers*, les ouvrages d'architecture et de peinture, les ouvrages d'histoire et de voyages, et les ouvrages sur la technique du dessin.

Balthazar Bance épouse en 1829 Louis-Julie Joyant (ou Joyaut). Il installe sa famille à proximité de son commerce au 214, rue Saint-Denis. De cette union naissent quatre enfants, dont un seul fils, Albert. En 1849, Balthazar quitte le quartier Saint-Denis, pour ouvrir une boutique au 27, rue Croix-des-Petits-Champs. La maison connaît alors une réelle expansion. Son réseau commercial s'étend de la Russie à l'Espagne<sup>18</sup>. Avec la Révolution de 1848, l'importance et la valeur de son fonds diminuent de moitié – il est alors estimé à 15 000 francs.

---

<sup>17</sup> Archives municipales de Claville (fonds très important procurant de nombreuses informations sur les donations de Charles Bance et une correspondance entre Bance, le maire et le curé de Claville) et registres paroissiaux.

<sup>18</sup> Les dépositaires étrangers sont pour Bruxelles, le libraire A. Decq ; pour Madrid, la librairie Bailly (puis Bailly-Baillière) ; pour Barcelone, les libraires Th. Gorchs (à partir de 1854) et S. Manero ; pour Cadix, le libraire A. de Carlos ; pour Turin, la librairie Bocca ; pour Rome, la librairie Merle ; pour Moscou, le libraire W. Gautier ; pour Saint-Petersbourg, les librairies Bellizard et Issakoff (cette dernière remplacée pour l'année 1853 par le libraire Dufour).

Jusqu'en 1852, Il exerce sans brevet. À cette occasion, le commissaire de la Librairie indique que Balthazar est le neveu d'un célèbre libraire parisien. Sa librairie contient plus de six cents titres. La principale publication citée par le commissaire de la Librairie est une revue d'architecture fondée par Balthazar, l'*Encyclopédie d'architecture*. Les autres ouvrages qui suscitent également des louanges sont ceux de Viollet-le-Duc et de l'architecte parisien Calliat. Le libraire se charge de fournir tous les livres anciens et nouveaux, français ou étrangers. La bibliothèque de Quatremère de Quincy, mise aux enchères le 27 mai 1850, est en grande partie rachetée par Bance, pour ce qui concerne les ouvrages d'architecture, en particulier italiens. Le nom des acquéreurs est mentionné en marge du catalogue de vente. Ainsi trouvons-nous l'ouvrage de Charles Normand, *Nouveau Parallèle des ordres d'architecture des Grecs*, ou le *Mémoire historique sur le dôme du Panthéon* de Rondelet.

Après 1849, Bance est installé en face de l'école des Beaux-Arts, au 13, rue Bonaparte. À ce moment s'établissent les fondations d'une des plus prestigieuses maisons d'édition parisienne spécialisée en architecture : la Librairie centrale d'architecture.

Le libraire acquiert plusieurs entrepôts rue Bonaparte, passage des Beaux-Arts, et rue des Marais. À son décès, en 1862, la prisée des ouvrages et des objets commerciaux s'élève à près de 180 000 francs. La liste de ses débiteurs et clients est considérable. Plus de huit cents noms d'architectes, d'entrepreneurs, ou d'ingénieurs y figurent.

Balthazar Bance crée avec l'architecte Calliat, la revue mensuelle l'*Encyclopédie d'architecture* (1850-1862). Cette revue paraît dès novembre 1850. La première année, il précise en avant-propos le triple but de son recueil – le beau, le vrai et l'utile : « Ce journal est à la fois un riche et volumineux album, et un organe utile et usuel des travaux, des besoins du public spécial auquel il est destiné. » Le succès est immédiat. Bance commercialise déjà la *Revue générale de l'architecture* de Daly<sup>19</sup> et le *Moniteur des architectes* de Lance. En 1851, il associe Lance à son entreprise qui devient le porte-parole des idées de Viollet-le-Duc.

À l'image de son père, Balthazar ne limite pas sa diffusion au territoire national. Il s'associe à des librairies étrangères. De 1850 à 1862, l'*Encyclopédie d'architecture* est vendue dans huit villes étrangères : Bruxelles, Turin, Rome, Madrid, Barcelone, Cadix, Moscou et Saint-Pétersbourg. Les libraires implantés dans ces villes étrangères sont souvent issus de grandes familles de l'édition. Bance travaille notamment avec la maison Bailly-Baillière, implantée à Madrid. Jean-Baptiste Baillière, éditeur parisien, consacre son fonds aux sciences naturelles et à la médecine. Son neveu,

---

<sup>19</sup> Marc Saboya, *Presse et architecture au XIX<sup>e</sup> s.*, Paris, Picard, 1991, p. 91-117.



François Jean-Baptiste Bailly, fonde à Madrid le siège de la maison Bailly-Baillière, et diffuse un grand nombre d'ouvrages de Bance en français et en espagnol.

L'histoire du fonds Bance ne s'arrête pas à la mort de Balthazar. L'année de sa mort, le fonds est acheté par Auguste Jean Morel (1820-1869), personnage originaire du Vaucluse qui débuta comme simple colporteur et fit fortune très rapidement, dans le commerce du livre d'architecture entre la France et l'Allemagne. Il fait par exemple l'acquisition d'une revue bilingue, *L'Architecture allemande au XIX<sup>e</sup> siècle*. Son propre fonds, associé à celui de Bance, lui donne la meilleure place du marché du livre d'architecture et constitue La Librairie centrale d'architecture de la rue Bonaparte. La stratégie éditoriale de Morel s'adapte aux nouvelles exigences de la profession d'architecte. Il décide, dès 1857, d'accroître son capital et crée une société en nom collectif avec Henri-Charles Des Fosse, négociant installé au 16, rue Drouot. La nouvelle raison sociale de la maison, *Morel & Cie*, permet l'exploitation du fonds de commerce comme libraire-éditeur.

Lors de la mise aux enchères du fonds Bance, à la fin de l'année 1862, Auguste Morel acquiert l'intégralité de deux lots : le fonds de commerce et la propriété littéraire du *Dictionnaire raisonné* de Viollet-le-Duc. Il quitte alors définitivement ses bureaux rue Vivienne, et s'installe rue Bonaparte. Deux ans plus tard, son association avec Des Fosse prend fin et la société en nom collectif se dissout. Morel poursuit sa politique d'expansion et investit des capitaux dans d'autres fonds de librairie. En 1866, il place 100 000 francs dans une société en commandite, créée avec deux autres gérants, Glorian et Perrin. Morel applique une politique patronale à la fois libérale et sociale, qui incite les employés à participer au développement de l'entreprise. Son chiffre annuel s'élève en moyenne à 150 000 francs sur le seul territoire français. Chaque salarié touche alors, sous forme d'actions, des intérêts proportionnels aux bénéfices annuels.

L'inventaire après décès décrit l'importance de ses biens : plusieurs entrepôts (rue Bonaparte, rue Madame) et un atelier à Montrouge avec presse à percussion. Son commerce international s'étend désormais aux pays germaniques et de l'Est : Prague, Varsovie, Zurich, Berlin, Hanovre, Cologne, Munich, Dresde et Leipzig. Ses éditions sont également traduites en anglais et diffusées aux États-Unis. À la succession du fonds Morel en 1870, sa veuve choisit deux mandataires pour gérer ses affaires : Viollet-le-Duc et le rentier Jean-Étienne Duverger. La Librairie centrale d'architecture diffuse alors les éditions de la veuve Morel & Cie.

En 1886, les Imprimeries réunies absorbent les fonds Morel. Elles deviennent La librairie des Imprimeries réunies (ancienne Librairie centrale d'architecture) et fusionnent également avec l'ancienne maison Quantin. Dix ans plus tard, cette société anonyme fonde une nouvelle entreprise, la Société française d'éditions d'art. Le fonds Morel y figure jusqu'en 1906, date à laquelle la

Société française d'éditions d'art se sépare de la branche librairie. Le fonds Morel est alors racheté par Charles-Jean Eggimann, puis par Albert Morancé<sup>20</sup>.

---

<sup>20</sup> L'histoire de ce fonds se poursuit après la disparition de Morel (le successeur de Balthazar) en 1870. L'éditeur Morancé revendique le titre de « successeur du fonds Morel », et donc la succession de la Librairie centrale d'architecture. Ce titre se retrouve encore sur certaines de ses publications jusque dans les années 1920. Par la suite, le fonds Morancé (et donc Morel) est repris par les Nouvelles Éditions latines.